

Fin de journée

Patrick Nicol

Numéro 62, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2015). Fin de journée. *L'Inconvénient*, (62), 67–69.



FIN DE JOURNÉE

Patrick Nicol

Nous avons pris un verre sur la galerie. C'est un beau mot, *galerie*. Je le trouve dans les *Croquis laurentiens* du frère Marie-Victorin, publiés chez les Frères des écoles chrétiennes en 1920. Il est en italiques, comme *capine*, *pontage* et *voyage*, dans l'expression *un voyage de foïn*. Le premier de ces « croquis » s'intitule « La corvée des Hamel ». Il raconte la triste histoire d'un couple de vieux qui doit couper son vieil orme sous la pression des voisins. Le récit s'ouvre sur une description de L'Ancienne-Lorette. Dans la première page, je compte une dizaine de noms de végétaux : verge d'or, hart rouge, sureau, aster blanc... le bon frère, comme beaucoup d'hommes de son époque, aimait les inventaires. Il fallait bien le décrire, ce pays flou, le quadriller, le définir et, comme un Adam mal loti, le nommer dans l'espoir d'un jour le posséder.

J'avais des côtelettes à faire cuire. J'ai fait mine de laisser la compagnie, mais Louis a voulu me suivre à l'arrière, pour observer comment je m'y prenais. Peut-être prévoyait-il en faire rôtir beaucoup, des côtelettes, dans cette période de sa vie qui commençait ce jour-là et que nous étions réunis pour célébrer : la retraite. Cette étape en effraie plusieurs : tant de temps mis à notre disposition, soudain, comme des vacances interminables et lancinantes, effrayantes surtout au début et à la fin. La peur parfois de ne plus servir à rien.

Je ne me prends pas pour le Maître du grill, mais la présence de Louis ne me gêne pas. Je lui parle de cuisson vive et de gras qui brûle, comme si je m'y connaissais. La galerie du barbecue se trouve à l'arrière de la maison. Son bois est couvert de cette mousse verte qui croît dans l'ombre et l'humidité. À chaque été, les escargots la prennent d'un lent assaut. Louis s'est penché sur le garde-fou de la galerie pour admirer

les fougères qui poussent au pied des grands arbres de la cour. Il a dit : « Elles sont bien, là, les fougères-à-l'autruche. » Je me suis étonné du nom, il a répété. Il a aussi décrit pour moi la plante, utilisant pour ce faire un vocabulaire spécialisé dont je n'arrive pas à me souvenir. Il a aussi identifié pour moi une autre sorte de fougère qui poussait un peu plus loin. Plus tard, j'ai fait remarquer à ma blonde à quel point Louis s'y connaissait en végétaux. « Bin oui, a-t-elle dit, c'est lui qui a écrit la définition du dictionnaire. »

Littéralement. Louis est linguiste, lexicographe. Il travaillait encore récemment au tout dernier dictionnaire conçu au Québec. Plus tard, je lui montrerai les herbes qui poussent dans mon entrée, il les nommera pour moi.

Mon nom algonquien pourrait être : « celui qui fait trop cuire la bête », mais peut-être pas, peut-être que les Algonquiens ne nomment pas ainsi les gens, ne l'ont jamais fait, peut-être que c'est juste un cliché d'enfant blanc. Louis me le dira si un jour j'ose le lui demander. C'est lui, après tout, qui a rédigé la définition de l'achigan. « Glouton confiant » pourrait être mon totem scout, en tout cas : j'ai trop fait cuire l'agneau, encore une fois.

Je profite de la présence à table de notre invité pour l'interroger sur des mots qui m'intriguent depuis toujours. Un *quart à vidanges*, par exemple, que je n'ai jamais su comment écrire (dans un de mes romans, j'ai écrit *corps-à-vidanges* et personne n'est venu rectifier). En évoquant ce mot, je revois les vidangeurs rouler des barils dans la rue. J'ai six ans. Louis m'explique : un quart est un baril qui pouvait à l'origine contenir un quart de tonne. La tonne est ici une mesure de volume. Simple comme ça.

Ce n'est pas un chant du signe ni un crépuscule funèbre, mais Louis parle comme un homme en fin de carrière. Il répète la raison d'être de cet énième dictionnaire dont la plupart d'entre nous ignorons l'existence. Je n'ai pas besoin de me souvenir de ses paroles exactes, puisque je retrouve un énoncé semblable sur le Web : « Usito est né du désir de combler les lacunes [des] dictionnaires européens, notamment en ce qui a trait à la description du français en usage au Québec et en Amérique du Nord [...] ; à la description du contexte québécois et de l'environnement nord-américain ; et à la mise en valeur de la culture francophone québécoise et nord-américaine. » Et il s'emporte, un peu, Louis, quand il évoque un certain dictionnaire qui prétend que le mot *outarde*, par exemple, est contesté. « Contesté par qui ? » demande-t-il. Pas par ceux qui l'emploient. Et pourquoi prendrait-on à notre compte l'hésitation, le malaise, voire le mépris de ceux qui ne vivent pas ici quand il s'agit de décrire notre langue, appliquée à notre monde ? Je remplis son verre. Louis parle ensuite d'un autre dictionnaire québécois, une gloire récente, celui-là, en tout cas un succès commercial indéniable : « Acheter un *Larousse* et un *Robert*, mêler les deux définitions, c'est pas trop compliqué... »

pas écrivain, mais, à cette époque, tout ce qui pensait, tout ce qui savait tenir une plume était embrigadé dans la Grande Cause nationale. Disons qu'Adjutor (*aide*, en latin) faisait sa part. « La corvée des Hamel », elle aussi, est moralisatrice : une fois coupé l'orme qui « avait vu passer les beaux soldats de France », au pied duquel « le marquis de Montcalm avait fait reposer plus d'une fois ses vaillants grenadiers », les Hamel sont décédés. Rarement aura-t-on vu la métaphore des racines si lourdement appuyée.

Il faut ranger *La flore laurentienne* à côté du *Glossaire* : ces deux inventaires contribuent à nous définir. Le frère Marie-Victorin était botaniste et professeur à l'Université de Montréal. Adjutor Rivard était linguiste, rattaché à l'Université Laval. Des écrivains moyens, peut-être, mais de grands professeurs. Tous deux ont « dressé les pans de ce pays », comme disait l'autre, et ils y ont mis autant d'intelligence, de savoir et de compétence que de sentiment. En fait, non. Ils y ont mis plus d'intelligence que d'émotion ; plus de travail que d'apitoiements... Et ils ont passé un temps infini à inventorier, à décrire, à classer des observations, puis à former des étudiants qui constituaient la promesse d'une continuité dans la pensée, dans la rigueur et dans la conviction d'une certaine nécessité.

Il fallait bien le décrire, ce pays flou, le quadriller, le définir et, comme un Adam mal loti, le nommer dans l'espoir d'un jour le posséder.

Dans *Chez nous*, publié à l'Action sociale catholique de Québec en 1914, Adjutor Rivard employait aussi l'italique. Les mots *quenouilles*, *chanteaux*, *catalognes* et l'expression *la visite des sauvages* sont ainsi signalés. Ce ne sont pas des mots qu'un Français comprendrait, du moins pas dans leur acception locale, mais l'auteur tient à les employer. L'italique envoie un double message : je m'excuse, mais j'insiste ; c'est mal, mais j'y tiens. Il fallait à la fois prouver notre maîtrise de la langue et défendre notre particularité locale. Ce sont les années du canadianisme de bon aloi, celui qui nous caractérise sans nous diminuer, qui nous distingue autrement que par notre infériorité. Rivard savait ce qu'il faisait. Il est l'auteur, après tout, du *Glossaire du parler français au Canada*, ouvrage que Louis a beaucoup étudié et dont il a écrit l'histoire.

Chez nous a connu un énorme succès au moment de sa parution. « Le ber », son texte liminaire, assez maladroit, raconte l'histoire d'un berceau fabriqué par l'ancêtre du temps de la colonie et passé de génération en génération. C'est un récit de transmission. Les derniers mots font mal à force de naïveté : « Bénissez, ô mon Dieu, les maisons où le ber est honoré ! Bénissez les foyers où les naissances nombreuses réjouissent le vieux ber et lui font une perpétuelle jeunesse ! Bénissez les familles qui gardent les vertus anciennes, pour la gloire de l'Église et de la Patrie ! » Monsieur Rivard n'est

Il existe une tradition lexicographique au Québec. Elle atteint un certain sommet avec Rivard, juste avant la Crise, elle est relayée par Louis-Alexandre Bélisle, à partir des années 50, et elle s'achève avec Louis, ici, sur ma galerie, un soir de la mi-juin 2015.

La conversation suit son cours habituel et agréable. Nous retraçons l'un pour l'autre l'histoire de nos maisons, de nos terrains, récits habituels de succession et des inévitables rénovations. La description de nos amours, de nos familles décomposées/recomposées, passe souvent par ces bilans immobiliers. Bientôt nous mangeons le clafoutis fait avec la rhubarbe qui pousse au pied de la shed.

C'est dans le glossaire de Rivard que j'ai trouvé comment écrire *shed*, puis *bober*. Encore là, la correctrice n'avait été d'aucune aide. J'y ai aussi vérifié la graphie de *champlure* et retrouvé certaines expressions de ma mère, comme *chasse-pinte* et *gras-cuit*. Au moment des dernières corrections, il a fallu décider si on mettait ces mots en italiques. Je ne voulais pas, l'assistante éditoriale insistait : l'affaire était si grave qu'il a fallu la déférer à la directrice de la maison. Dans mon dernier livre, j'emploie *tracel* sans italiques ni guillemets, sans complexe ni complaisance.

Louis-Alexandre Bélisle a publié *Le français des affaires*, puis des dizaines de manuels pratiques sur le commerce et

l'industrie, toujours avec le souci de fournir un vocabulaire français aux travailleurs d'ici, penchés sur des machines venues d'ailleurs. Il a été le premier éditeur des *Plouffe* avant de sortir son fameux dictionnaire. Je l'aime bien, Louis-Alexandre. Faut dire que je dors souvent avec lui, ma blonde étant la plus grande spécialiste de son œuvre. Ce sont des choses qui se font, dans mon coin de pays.

Le cardinal chante. Louis y pensera souvent une fois rentré dans ses terres. Cet oiseau, abondant ici, est tout à fait absent du comté de Bellechasse où Louis se retire bientôt. Quand il pensera à Sherbrooke, il songera aussi à cet oiseau.

Louis quitte son poste. Le terme est rigoureusement exact. Un poste sera quitté, puis laissé vacant. L'université, en grave carence de ressources, choisira probablement de ne pas le combler. Et d'autres collègues se retireront bientôt, précipitant le moment de la retraite parce qu'ils n'en peuvent plus de travailler dans des laboratoires dysfonctionnels, parce qu'ils sont fatigués de courir après l'argent qui ne vient pas pour produire des travaux que leur université ne désire que mollement. D'autres postes seront fermés, et tranquillement la linguistique s'éteindra à Sherbrooke, comme un animal dont le territoire sans cesse rétrécit, comme s'éteint une partie du cerveau lors de certaines maladies.

Il ne faut pas se surprendre. Ailleurs, on étouffe la littérature comparée, la traduction, les études cinématographiques. Il ne faut pas non plus, pas exactement, s'inquiéter pour l'Université de Sherbrooke. Il nous restera toujours le génie (Sherbrooke brille dans le béton), la médecine, le droit, Bombardier et l'industrie pharmaceutique. Nous risquons seulement de perdre – le mot est si bien choisi – quelques facultés.

Il ne faut pas se surprendre. L'époque n'aime pas les archives, les bibliothèques, les recensements longs et la liberté d'expression appliquée aux scientifiques. Il ne faut pas non plus s'inquiéter : le monde peut poursuivre sa course sans mots et sans idées.

La lumière déclinait, on voyait les premières mouches à feu de l'année (les Français disent « ver luisant », parce que leur variété de lucioles ne vole pas). J'avais un peu bu, j'ai fait une plaisanterie involontaire avec « Vert galant ». Nous avons bien ri.

Nous étions réunis dans notre amour profond pour ce décor, ce monde, et la façon particulière que nous avons d'y vivre. Et nous étions pleinement conscients que tout cet appareillage de mots et de catégories, de listes et de typologies était, plus qu'une façon d'en jouir, une certaine manière d'exister. Menacée.

Il était trop tôt dans la saison pour les maringouins. Le soleil se couchait. Le jour, devant nous, mourait comme une métaphore laborieuse et nécessaire. ■



© Julie Ouellet, *Déraillement 13-02* (détail),
Encaustique et acrylique sur bois, 122 x 122 cm

4 septembre - 10 octobre

ACCUMULATIONS

Michel Campeau
Bertrand Carrière
Serge Clément

14 octobre - 14 novembre

SE TISSER UN CHAOS LUXURIANT

Julie Ouellet

HIPPIE-PSYOP

Louis-Philippe Côté

GALERIE
SIMON
BLAIS

galeriesimonblais.com